

—Tout ce qui sera possible pour vous, monsieur Viaume. Vous avez été toujours si parfait pour nous tous. . . Vous avez laissé de si bons souvenirs que l'on ne pourrait rien vous refuser.

—C'est gentil, ça, Firmin. . . Alors. . . je vais te mettre tout de suite à l'épreuve. Voici ce dont il s'agit : on vient d'amener ici une femme. . .

—Oui, monsieur Viaume.

—Elle cherche son enfant partout. . . C'est une pauvre femme de mon quartier. . . qui n'est pas méchante. . . la pauvre malheureuse ! Elle a seulement la tête un peu dérangée. Une monomane. Elle a perdu une petite fille dont elle raffolait. Et parfois, elle s'en prend à quelqu'un dans la rue, sur les places, et elle accuse ce premier venu-là de lui avoir dérobé son enfant.

—Pauvre femme !

—Oui ! Pauvre mère ! Et c'est la meilleure des créatures de la terre. Aujourd'hui, la famille est venue me prévenir qu'elle avait voulu sortir seule. Je me suis mis à ses trousses, je l'ai suivie aux Champs-Élysées. Va te promener. . . J'ai rencontré un ancien confrère. . . Je suis resté pendant quelques minutes à jaboter avec lui. Pendant ce temps-là. . . ma pauvre protégée, la malheureuse, s'est adressée à je ne sais qui, a fait du tapage. J'ai vu un attroupement se dirigeant de ce côté. Et j'ai tout de suite pensé que c'était elle. Je vois que je ne me suis pas trompé.

—Ça n'est pas bien grave, fit le secrétaire.

—Non. Il n'y a pas là de quoi fesser une puce. Eh bien ! mon petit Firmin ! Moi, répondant d'elle. . . vous ne pourriez pas faire ça pour moi. . . la relacher. Sa famille va être encore dans tous ses états. Enfin ! comme je la connais beaucoup, que je m'intéresse énormément à elle, vous me rendrez un personnel service, dont je vous serai excessivement reconnaissant.

—Oh ! mon Dieu ! Parfaitement, monsieur Viaume ! Je puis, à la grande rigueur, très bien prendre ça sur moi. . . Je dirai. Je ne parlerai pas de vous, si vous le voulez bien. . . parce que vous êtes un petit peu en froid avec l'administration.

—Parfait ! Parfait ! Firmin ! C'est tout ce qu'il y a de plus réussi.

—Je dirai donc que j'ai cru devoir interroger la femme, qui, son énervement calmé, s'est engagé à ne plus recommencer, et que, dans ces conditions, j'ai cru devoir la laisser aller.

—On ne peut mieux. Ça va comme sur des roulettes.

Le secrétaire mit le doigt sur un bouton électrique, un agent parut.

—Faites monter la femme que l'on vient d'amener.

—Bien, monsieur.

—Dites donc, mon cher Firmin, insista le père Viaume, si l'agent ne l'accompagnait pas. . . elle est tout à fait inoffensive.

—Mais, je crois bien. . . C'est tout naturel.

Et à l'agent :

—Vous ferez monter la femme, mais vous ne l'accompagnerez que jusqu'à la porte.

Quelques instants plus tard, Sophie Lacoste rentrait à nouveau dans le cabinet du secrétaire.

Le père Viaume tournant le dos à Firmin, s'était avancé vers elle, les mains tendues, les yeux grands ouverts, et lui disait du bout des lèvres :

—Dites et faites comme moi ! Il y va de votre enfant !

Puis, très haut :

—Eh bien ! Ma pauvre Catherine, vous avez donc encore fait des sottises ! Enfin ! Grâce à monsieur, que vous pouvez bien remercier, il n'en résultera pas, pour cette fois, d'autre désagrément que celui de vous être fait conduire au poste. . . Allons ! monsieur veut bien ne pas vous garder. . . Remerciez-le. . . Je vous emmène. . . Allons ! filez. . . Filez vite ! Firmin n'aurait qu'à revenir sur son bon mouvement, et à vous garder ! Allez-vous-en. . . Je vous accompagne.

Alors, tendant la main au secrétaire :

—Merci, Firmin ! Je ne te dirai pas, à charge de revanche. . . Puisque je suis un vieux Ramollot. . . mais enfin, merci tout de même.

Dans l'escalier, le père Viaume arrêta Sophie Lacoste par le bras, et l'attirant à lui, lui dit tout bas à l'oreille :

—Vous avez dû me prendre pour un fou. . . Mais non. . . L'homme que vous avez reconnu est bien celui qui vous a pris votre enfant !

—N'est-ce pas, monsieur.

—Chut ! pas un mot. . . Oui, c'est bien lui. . . Et nous allons tâcher de savoir, à nous deux. . . où il l'a cachée ! Et nous la retrouverons ! Vous allez voir ça, ma brave femme !

## II

C'est à Retzow, en cette prison si bien machinée, que nous rejoignons l'abiennne.

Oh ! Il n'avait pas été difficile de la soustraire aux regards de

ceux qui auraient donné leur fortune et leur sang pour la délivrer vivante, bien portante et heureuse !

A son réveil, elle s'était retrouvée dans la *Cage de cuir*, et emportée au milieu de forêts solitaires, de bois impénétrés, par des chemins à peine tracés, où sa prison ambulante cheminait par monts et par vaux, avec de continuelles oscillations et de perpétuels heurts.

Mirko conduisait le quadruple attelage des doubles poneys endiablés qui enlevaient lestement le très gros poids de la demeure mobile des ours et de la séquestrée.

Une espérance folle avait mordu le cœur de Mlle Chaligny ; si on la transportait ainsi dans la *Cage de cuir*, c'est que l'on craignait, ou de la voir s'échapper, ou d'être délivrée par des mains amies.

On la recherchait donc ? On tentait donc de la délivrer ?

—Qui ?

Ce ne pouvait être que le bien-aimé ! Que Maurice ! Puis, quand elle s'était retrouvée en cette même maison de Retzow, prisonnière comme devant, avec cette régularité de monacale existence ! oh ! alors ! un insensé désespoir s'empara à nouveau d'elle et l'amena, en quelques jours, à un état de consommation morbide.

Elle était donc, sans rémission, condamnée à être, à demeurer la propriété de ce monstre en démence qui se nommait Frédéric de Malthen.

Zorka était là, à ses pieds, la regardant de ses grands yeux noirs de bête assommée, résignée et inerte.

Zorka chantait, Zorka dansait, pour distraire sa maîtresse.

Elle lui racontait d'interminables légendes où le merveilleux le disputait à la fiction. Des histoires de démons et de fées, où des princes, toujours charmants, finissaient par délivrer de malheureuses et adorées princesses.

Ces récits, qui ressemblaient de très près à sa propre histoire, finissaient par exaspérer l'abiennne.

— " Est-il possible qu'en un siècle de chemins de fer, de télégraphe, de téléphone, de telles monstruosité puissent couramment se produire ! " se répétait-elle.

Et la perception de la solution lui était venue bien vite.

En effet, à une époque où le veau d'or règne en souverain et indiscutable maître, voulez-vous réfléchir un tant soit peu et vous demander ce qui est impossible à un homme possédant trente à quarante millions de revenus ?

Voulez-vous nous dire ce qui est interdit à un Vanderbilt, à un Mackay, à un Gould, à un M. de H. . . à M. de R. . . ? Ne peuvent-ils pas, cent fois, mille fois par jour, gaspiller le viatique capable de faire tourner le lait des consciences les plus pures ?

Sans doute, les propriétaires de très grandes fortunes font la plupart du temps énormément de bien ! On ne saurait se faire une idée des sommes considérables qui sont distribuées chaque jour.

Mais, prenez un être très riche et atteint d'une démoniaque folie, d'une monomanie raisonnée, et c'est ici le cas, et demandez-vous, une fois encore, quels sont les crimes devant lesquels il peut reculer ? du moment qu'il est poursuivi par la hantise de les commettre !

Ce n'est ni de la fiction, ni du roman, la *Gazette des Tribunaux* vous démontre chaque année qu'il existe des Robert le Diable, des Gilles de Rais ou de Retz, absolument fin de siècle et qui seraient bien à l'abri de tout châtement si le hasard, — nom que les athées donnent à la Providence, — ne les amenait, au moment où ils y comptent le moins, sous le fléau de l'aveugle et inexorable justice.

En nous excusant de cette digression nécessaire, revenons bien vite à la malheureuse séquestrée.

—Je veux vivre ! se répétait-elle, alors qu'elle sentait le désespoir l'angoisser. Je ne veux pas devenir folle. Je veux quand même conserver l'espérance, parce que l'espérance, c'est la vie !

Et elle se roidissait contre l'infortune, contre le malheur !

Contre lui, contre son bourreau, elle n'essayait plus de lutter, se résignant à tout, autant que Zorka.

Une rage inexprimable s'emparait d'elle, lorsque le matin, alourdie, fatiguée, elle sentait, à l'un de ses bras, la piqure qu'elle connaissait bien maintenant. Elle se rappelait alors, que la veille au soir, elle s'était subitement endormie, et la ligature de flanelle rouge qui ceignait encore son bras lui disait ce que, pendant la nuit, il avait été fait d'elle.

Durant les longues heures de tordant ennui, les interminables journées passées à ne rien faire, car, bien souvent malgré ses efforts, elle ne pouvait mettre les doigts sur le piano, à un pinceau, ou comprendre ce qu'elle parvenait à lire, une seule pensée martelait son cerveau avec une douloureuse persistance.

—On me croit morte ! Et je suis vivante ! Comment arriver à faire connaître à un être humain que je suis ici ? . . . que l'abiennne Chaligny existe encore ! . . .

Un après-midi, tout le long duquel elle n'avait point bougé, une pluie épaisse et lourde fouettait les vitres contre lesquelles elle appuyait son front courbé sous la désespérance.